

genre d'espérances. La science a toujours été une affaire de recherche de traduction, de convertibilité, de mobilité des significations, et d'universalité – que j'appelle réductionnisme, quand un seul langage (devinez lequel) veut s'imposer comme la norme pour toutes les traductions et conversions. Tout comme l'argent dans les ordres d'échange du capitalisme, le réductionnisme agit dans l'ordre mental redoutable des sciences globales : il n'existe finalement qu'une seule équation. Voilà le rêve mortel que les féministes avec d'autres ont repéré dans certaines doctrines de l'objectivité au service des injonctions hiérarchiques et positivistes qui décrètent ce qui a le droit de compter comme savoir. C'est une des raisons pour lesquelles les débats sur l'objectivité importent, au niveau métaphorique et sur d'autres plans. L'immortalité et la toute-puissance ne sont pas nos buts. Mais nous pourrions utiliser des récits applicables et fiables qui ne se réduisent pas à des manœuvres de pouvoir ni aux jeux agonistiques prestigieux de la rhétorique ou à l'arrogance scientiste positiviste. Cela s'applique qu'on parle des gènes, des classes sociales, des particules élémentaires, des genres, des races, ou des textes ; cela s'applique aux sciences exactes, naturelles, sociales et humaines, en dépit de l'ambiguïté insaisissable des mots *objectivité* et *science* quand on glisse sur le terrain discursif. Dans nos efforts pour grimper au mât de cocagne qui promet une doctrine utilisable de l'objectivité, nous nous sommes, moi et la plupart des autres féministes participant aux débats sur l'objectivité, alternativement ou même simultanément, cramponnées aux deux extrémités de la dichotomie, celle que Harding décrit en termes de projet d'une science de relève contre les récits postmodernes de la différence, et que j'ai esquissée dans ce chapitre en opposant constructivisme radical et empirisme féministe critique. Il est difficile, évidemment, de grimper en tenant les deux bouts d'un mât, simultanément ou alternativement. Il est donc temps de changer de métaphores.

### Persistance de la vision<sup>6</sup>

Je voudrais continuer en accordant ma confiance métaphorique à la vision, système sensoriel abondamment calomnié par le discours féministe. **La vision peut présenter un intérêt pour échapper aux oppositions binaires. Je voudrais insister sur la nature incorporée de toute vision, et ainsi reconquérir le système sensoriel qui a servi à signifier un saut hors du corps marqué vers un regard dominateur émanant de nulle part. C'est le regard qui inscrit mythiquement tous les corps marqués, qui permet à la catégorie non marquée de revendiquer le pouvoir de voir sans être vue, de représenter en échappant à la représentation. Ce regard exprime la position non marquée d'Homme et de Blanc, une des nombreuses tonalités déplaisantes du mot objectivité pour les oreilles féministes vivant dans les sociétés scientifiques et technologiques, industrielles avancées, militarisées, racistes et à domination masculine, c'est-à-dire, ici, dans le ventre du monstre, aux États-Unis à la fin des années 1980. Je voudrais une doctrine d'objectivité incorporée qui accueille les projets féministes paradoxaux et critiques sur la science, objectivité féministe signifiant alors tout simplement « savoirs situés ».**

Les yeux ont servi à signifier une aptitude perverse – parfaitement affinée tout au long de l'histoire d'une science liée au militarisme, au capitalisme, au colonialisme et à la suprématie mâle – aptitude qui éloigne le sujet connaissant de chacun et de tout dans l'intérêt d'un pouvoir sans entrave. **Les instruments de visualisation dans la culture multinationale et postmoderne ont aggravé ces significations de désincarnation.** Les technologies de visualisation sont sans limites apparentes ; l'œil de n'importe quel primate ordinaire comme nous peut sans cesse être amélioré par des systèmes d'ultrasons, d'imagerie par résonance magnétique, systèmes de manipulation graphique à intelligence artificielle, microscopes électroniques, tomographie assistée par ordinateur, techniques d'amélioration de la couleur, systèmes de surveillance par satellite, écrans personnels et professionnels, caméras pour tous les usages, – depuis l'observation de la muqueuse des parois intestinales d'un ver marin vivant dans les fumées volcaniques d'une faille entre les plaques continentales, jusqu'à la carto-

graphie de l'hémisphère d'une planète, où qu'elle se situe dans le système solaire. La vision, dans ce festin technologique, tourne à la glotonnerie non contrôlée; toute perspective cède devant une vision infiniment mobile, qui ne devient plus seulement mythique à cause du truc divin qui consiste à voir tout depuis nulle part, mais parce qu'elle a transformé le mythe en pratique ordinaire. Et comme le truc divin, cet œil baise le monde pour créer des monstres technos. Zoe Sofoulis (1988) appelle ça l'œil cannibale des projets extraterrestres machistes pour une seconde naissance excrémentielle.

Hommage à cette idéologie d'une vision directe, dévorante, générative et sans restriction, dont on célèbre les médiations technologiques tout en les faisant passer comme totalement transparentes, le volume qui célèbre le 100<sup>ème</sup> anniversaire de la National Geographic Society conclut son tour d'horizon de la littérature de voyage du magazine, effectuée par le biais de son incroyable iconographie, sur deux chapitres accolés. Le premier porte sur « l'Espace », et commence par l'épigraphe, « L'univers – sinon rien » (Bryan, 1987, p. 352). Rien que ça. Ce chapitre retrace les exploits de la course à l'espace et présente les « instantanés » colorisés des planètes éloignées reconstituées à partir de signaux numérisés transmis à travers l'espace pour que le spectateur « fasse l'expérience » du moment de découverte dans une vision immédiate de « l'objet ». <sup>7</sup> Ces objets fabuleux nous arrivent à la fois comme des enregistrements irréfutables de ce qui est tout simplement là, et, comme les hauts faits de la production technoscientifique. Le chapitre suivant porte sur le jumeau de l'espace éloigné : « Espace Intérieur », qui s'ouvre sur l'épigraphe, « La matière des étoiles est devenue vie » (Bryan, 1987, p.454). Là, le lecteur est transporté dans le royaume de l'infinitésimal, rendu visible grâce aux rayonnements échappant à la longueur d'onde « normalement » perçue par les hominidés, c'est-à-dire les rayons des lasers et des microscopes électroniques, dont les signaux sont transformés en merveilleux instantanés couleur de lymphocytes luttant contre l'invasion de virus.

Mais évidemment, cette idée d'une vision infinie est une illusion, un

truc divin. Je voudrais suggérer comment notre détermination à défendre les métaphores s'appliquant à la particularité et au caractère incarné de toute vision (une incorporation pas nécessairement organique et qui inclut la médiation technologique), et notre refus de tomber dans les mythes tentateurs qui font de la vision la voie de la désincarnation et de la seconde naissance, nous permettent de construire une doctrine de l'objectivité utilisable, qui ne soit pas innocente. Je veux une écriture féministe du corps qui remette en valeur les métaphores visuelles, parce que nous avons besoin de reconquérir ce sens pour trouver notre chemin au milieu de toutes les ruses et de tous les pouvoirs de représentation visuelle des sciences et des technologies modernes qui ont métamorphosé les débats sur l'objectivité. Il nous faut apprendre dans nos corps, ces corps doués d'une vision de primate, en couleur et stéréoscopique, comment relier cet objectif à nos scanners théoriques et politiques de façon à dire où nous sommes et où nous ne sommes pas, dans ces dimensions de l'espace mental et physique que nous savons à peine nommer. Alors, de façon moins perverse qu'il n'y paraît, l'objectivité s'affirme comme une affaire d'incorporation particulière et spécifique, et plus du tout comme la vision mensongère qui promet de s'affranchir de toutes les limites et de la responsabilité. La morale est simple : seule la perspective partielle assure une vision objective. Il s'agit d'une vision objective qui engage, plutôt qu'elle ne referme, le problème de la responsabilité lié à ce que créent toutes les pratiques visuelles. Une perspective partielle peut être tenue responsable autant des monstres prometteurs que des monstres destructeurs qu'elle engendre. Tous les récits de la culture occidentale sont des allégories des idéologies relatives aux liens entre ce que nous appelons corps et esprit, prise de distance et responsabilité, et sont au cœur de la question de la science dans le féminisme. L'objectivité féministe est affaire de place circonscrite et de savoir situé, pas de transcendance et de division entre sujet et objet. Ainsi seulement pourrons-nous répondre de ce que nous avons appris à voir.

Ce sont des leçons que j'ai en partie apprises en me promenant avec

mes chiens et en me demandant à quoi le monde ressemblait quand on n'a pas de fovéa et seulement quelques cellules rétiniennes pour la vision des couleurs, mais un développement nerveux et une aire sensorielle énormes pour les odeurs. C'est une leçon qu'on peut prendre à partir des photographies qui montrent comment le monde est perçu par les yeux à facettes d'un insecte, ou même par l'œil caméra d'un satellite-espion ou les signaux numériques transmis à partir d'écartés enregistrés par une sonde spatiale passant « à proximité » de Jupiter, transformées en photographies couleur pour table basse. Les « yeux » que rendent accessibles les sciences technologiques modernes ruinent toute idée d'une vision passive ; ces prothèses nous montrent que tous les yeux, y compris nos propres yeux organiques, sont des systèmes de perception actifs, intégrés dans des traductions et des manières particulières de voir, c'est-à-dire, des manières de vivre. Il n'y a pas de photographie non médiatisée ou de chambre noire passive dans les descriptions scientifiques des corps et des machines ; il n'y a que des possibilités visuelles extrêmement spécifiées, chacune avec sa manière merveilleusement détaillée, active, partielle, d'organiser des mondes. Toutes ces images du monde ne devraient pas être des allégories d'une mobilité et d'une interchangeabilité infinies, mais d'une spécificité et d'une différence élaborées, et du grand soin dont on doit s'armer pour apprendre à voir fidèlement à partir du point de vue d'un autre, même quand cet autre est l'une de nos machines. Il ne s'agit pas de prise de distance aliénante ; il s'agit d'une allégorie possible pour des versions féministes de l'objectivité. Comprendre comment ces systèmes visuels fonctionnent, techniquement, socialement et psychologiquement devrait pouvoir ouvrir la voie à une objectivité féministe incorporée.

De nombreux courants féministes essaient de théoriser les raisons qui poussent à faire d'abord confiance au point de vue des assujettis ; il y a de bonnes raisons de penser que la vue est meilleure de dessous les super plateformes spatiales des puissants (Hartsock, 1983a ; Sandoval, n.d. ; Harding, 1986 ; Anzaldúa, 1987). Dans le fil de ce soupçon, le présent chapitre défend les savoirs situés et incorporés contre les différentes

formes de prétentions à un savoir non localisable et donc irresponsable. Irresponsable veut dire à qui on ne peut demander des comptes. Fonder la capacité de voir à partir des marges et des profondeurs a une grande importance. Mais cela comporte le sérieux danger d'idéaliser et/ou de s'approprier la vision des moins puissants alors qu'on revendique de voir à partir de leur position. Voir d'en bas ne s'apprend pas facilement et n'est pas sans problème, même si « nous » habitons « naturellement » le grand terrain souterrain des savoirs assujettis. Les positionnements des assujettis ne sont pas dispensés de réexamen critique, de décodage, de déconstruction et d'interprétation ; ce qui veut dire de démarches à la fois sémiologiques et herméneutiques d'enquête critique. Les points de vue des assujettis ne sont pas des positions « innocentes ». Au contraire, ils sont privilégiés parce qu'en principe moins susceptibles d'autoriser le déni du noyau critique et interprétatif de tout savoir. Ils ont capté ce que sont les modes de déni au travers de la répression, de l'oubli et des actes d'escamotage – et autres moyens d'être nulle part tout en clamant sa compréhension. Les assujettis ont une chance convenable d'éventer le truc divin et toutes ses illuminations éblouissantes – et donc aveuglantes. Les points de vue « assujettis » sont privilégiés parce qu'ils semblent promettre des récits du monde plus adéquats, plus soutenus, plus objectifs, plus transformateurs. Mais apprendre à voir d'en bas requiert au moins autant de savoir faire avec les corps et le langage, avec les médiations de la vision, que les visualisations technoscientifiques « les plus élevées ».

Un tel positionnement privilégié est hostile autant aux diverses formes de relativisme qu'aux versions les plus explicitement totalitaires de prétentions à l'autorité scientifique. Mais l'alternative au relativisme n'est pas la totalisation et la vision unique, qui n'est toujours en fin de compte que la catégorie non marquée appuyant son pouvoir sur la réduction et l'obscurcissement systématiques. L'alternative au relativisme, ce sont des savoirs partiels, localisables, critiques qui maintiennent la possibilité de réseaux de connexion appelés solidarité en politique et conversations partagées en épistémologie. Le relativisme est une façon d'être nulle part tout

en prétendant être partout de la même manière. L'« égalité » de positionnement est un déni de responsabilité et de questionnement critique. Le relativisme est le double parfait de la totalisation dans les idéologies de l'objectivité ; ils déniaient tous les deux les enjeux de localisation, d'incorporation, et la perspective partielle ; ils rendent impossible tous les deux d'y voir clair. **Relativisme et totalisation sont tous les deux des « trucs divins » qui promettent une vision depuis partout et nulle part de manière égale et entière, mythes communs de la rhétorique qui investit la Science. Mais c'est précisément dans la politique et l'épistémologie des perspectives partielles que réside la possibilité d'un questionnement soutenu, rationnel, objectif.**

Ainsi, avec beaucoup d'autres féministes, je veux militer en faveur d'une doctrine et d'une pratique de l'objectivité qui privilégie la contestation, la déconstruction, la construction passionnée, les connexions en réseau, et l'espoir d'une transformation des systèmes de connaissance et des façons de voir. Mais ce n'est pas n'importe quelle perspective partielle qui le fera ; nous devons nous opposer aux relativismes et holismes faciles bâtis à partir de réductions et de subsomptions. Un « détachement passionné » (Kuhn, 1982) demande plus qu'une partialité reconnue et autocritique. Nous sommes aussi tenues de rechercher une perspective à partir de ces points de vue, qui ne peuvent jamais être connus à l'avance, qui promettent quelque chose de plutôt extraordinaire, c'est-à-dire un savoir capable de construire des mondes moins ordonnés par les visées de la domination. De ce point de vue, la catégorie non marquée disparaîtrait *vraiment* – ce qui est autre chose que simplement répéter l'acte de sa disparition. **L'imaginaire et le rationnel – la vision visionnaire et objective – gravitent ensemble.** Selon moi, le plaidoyer d'Harding pour une science de relève et pour des sensibilités postmodernes doit nous permettre d'affirmer que ce contact étroit entre l'élément d'espoir fantastique d'un savoir qui transforme et le contrôle sévère et stimulant d'un questionnement critique soutenu constitue le fondement de toute prétention sérieuse à une objectivité et à une rationalité qui ne soient pas ravagées par les

répressions et les dénis époustouflants. **Il est même possible de comprendre la succession des révolutions scientifiques dans les termes de cette doctrine féministe de la rationalité et de l'objectivité. La science a été utopique et visionnaire depuis le début ; c'est une des raisons pour lesquelles « nous » en avons besoin.**

L'engagement pour un positionnement mobile et pour un détachement passionné tient à l'impossibilité de faire d'une politique et d'une épistémologie innocentes fondées sur « l'identité » des stratégies pour essayer d'y voir plus clair à partir du point de vue des assujettis. **On n'« est » pas une cellule ou une molécule – ou une femme, un colonisé, un manoeuvre, et ainsi de suite – parce qu'on pense voir et voir depuis ces positions d'un œil critique. « Etre » est beaucoup plus problématique et contingent. Aussi, on ne peut déménager vers quelque point d'observation que ce soit sans devenir responsable de ce mouvement. La vision est toujours une question du pouvoir de voir – et peut-être de la violence implicite de nos pratiques de visualisation. Avec le sang de qui mes yeux ont-ils été façonnés ? C'est également valable quand on témoigne depuis la position de « soi-même ». Nous ne sommes pas immédiatement présents à nous-mêmes. La connaissance de soi requiert une technologie sémiotique et matérielle qui lie les significations et les corps. L'identité à soi-même est un mauvais système de vision.** La fusion est une mauvaise stratégie de positionnement. Les garçons des sciences humaines ont appelé ce doute concernant la présence à soi-même la « mort du sujet », ce point d'ordonnement unique de volonté et de conscience. Ce jugement me semble étrange. Je préfère appeler ce doute générateur la percée des sujets, agents, et territoires non isomorphes d'histoires restées inimaginables pour l'œil cyclopéen et autosatisfait du sujet maître. L'œil occidental a toujours été fondamentalement un œil baladeur, une lentille mobile. Ces pérégrinations ont souvent été violentes et ont renforcé l'image d'un moi conquérant – mais pas toujours. Les féministes occidentales *héritent* aussi de savoir-faire en apprenant à participer à la revisualisation de mondes renversés par les défis de transformation planétaire

lancés aux discours des maîtres. Tout n'est pas à reprendre depuis le début.

Le moi divisé et contradictoire est le seul qui puisse interroger les positionnements et être responsable, le seul qui puisse composer et faire correspondre les conversations rationnelles et les rêves fantastiques qui changent l'histoire.<sup>8</sup> L'image privilégiée des épistémologies féministes c'est la division, pas l'être. La « division » dans ce contexte est celle des multiplicités hétérogènes qui sont nécessaires et ne peuvent se laisser caser dans des créneaux isomorphes ou des listes cumulatives. C'est une géométrie qu'on retrouve dans et entre les sujets. La topographie de la subjectivité est multidimensionnelle ; et donc, la vision aussi. Le moi connaissant est partiel dans toutes ses manifestations, jamais fini, ni entier, ni simplement là, ni originel ; il est toujours composé et suturé de manière imparfaite, et donc capable de s'associer avec un autre, pour voir avec lui sans prétendre être l'autre. Voilà ce que promet l'objectivité : un scientifique averti ambitionne une position subjective non pas d'identité, mais d'objectivité ; c'est-à-dire, une connexion partielle. Il n'y a pas moyen d'« être » à la fois dans toutes, et entièrement dans aucune des positions privilégiées (assujetties) structurées par le genre, la race, la nation et la classe. Et il s'agit là d'une liste brève de positions critiques. La recherche d'une position qui serait « pleine » et totale est la recherche du sujet parfait fétichisé de l'histoire des luttes, qui apparaît parfois dans la théorie féministe sous la forme essentialisée de La Femme du Tiers-Monde (Mohanty, 1984). L'assujettissement ne constitue pas un socle pour une ontologie ; il est peut-être un indice visuel. La vision requiert des instruments de vision ; une optique est une politique de positionnement. Les instruments de vision médiatisent les points de vue ; il n'y a pas de vision immédiate à partir du point de vue des assujettis. L'identité, y compris l'identité à soi-même, ne produit pas de science ; un positionnement critique le fait, l'objectivité. Seuls ceux qui occupent la position des dominateurs sont identiques à eux-mêmes, non marqués, désincarnés, non médiatisés, transcendants, ressuscités. Il est malheureusement possible que les assujettis convoitent et même se ruent vers cette position subjective – et alors,

disparaissent du paysage. Le savoir du point de vue des non marqués est vraiment fantastique, déformé et tellement irrationnel. La seule position à partir de laquelle il était impossible que l'objectivité soit mise en pratique et à l'honneur est le point de vue du maître, Homme, Dieu Unique, dont l'Œil engendre, s'approprie et classe toute différence. Personne n'a jamais taxé d'objectivité le Dieu du monothéisme, seulement d'indifférence. Le truc divin est identique à soi, et nous avons pris cela pour de la créativité et du savoir, l'omniscience même.

Le positionnement est, par conséquent, la pratique clé qui jette les bases du savoir organisé autour de ce que montre la vision, comme l'est une si grande partie du discours scientifique et philosophique occidental. Le positionnement implique la responsabilité de nos pratiques pour agir. Il s'ensuit que la politique et l'éthique sont la base des affrontements où se joue ce qui va compter comme savoir rationnel. C'est-à-dire que la politique et l'éthique sont au fondement, qu'on le reconnaisse ou pas, des luttes en matière de recherches dans les sciences exactes, naturelles, sociales et humaines. Ou alors, la rationalité est tout bonnement impossible, une illusion d'optique projetée absolument de nulle part. Les histoires de la science peuvent être racontées avec force comme histoires des technologies. Ces technologies sont des modes de vie, des ordres sociaux, des pratiques de visualisation. Les technologies sont des pratiques expertes. Comment voir ? D'où voir ? Quelles limites à la vision ? Pourquoi voir ? Avec qui voir ? Qui arrive à tenir plus d'un point de vue ? Qui est borné ? Qui porte des œillères ? Qui interprète le champ visuel ? Quels autres pouvoirs sensoriels souhaitons-nous cultiver en plus de la vision ? Le discours moral et politique devrait être le paradigme du discours rationnel dans l'imagerie et les technologies de la vision. L'affirmation de Sandra Harding, ou son observation, que ce sont les mouvements de révolution sociale qui ont le plus contribué aux développements scientifiques doit être comprise comme l'affirmation des conséquences sur le plan du savoir des nouvelles technologies de positionnement. Mais j'aurais souhaité que Harding consacre plus de

temps à se rappeler que les révolutions sociales et scientifiques n'ont pas toujours été libératrices, même si elles ont toujours été visionnaires. On pourrait formuler ce point autrement, avec la question de la science chez les militaires. Les luttes à propos de ce qui compte comme récits rationnels du monde sont des luttes à propos de *comment* voir. Le prix de la vision : la question de la science dans le colonialisme ; la question de la science dans l'extermination (Sofoulis, 1988) ; la question de la science dans le féminisme.

Le résultat des attaques politiques engagées contre les différents empirismes, réductionnismes ou autres manifestations de l'autorité scientifique ne devrait pas être le relativisme, mais la situation. Un tableau dichotomique exprimant ce point pourrait être le suivant :

rationalité universelle.....	ethnophilosophies
langage commun.....	hétéroglossie
nouvel organon.....	déconstruction
théorie de champ unifié.....	positionnement oppositionnel
système mondial.....	savoirs locaux
théorie maître.....	récits en réseau

Mais un tableau dichotomique donne une mauvaise représentation des positions de l'objectivité incorporée que j'essaie d'esquisser. L'illusion de symétrie que donne le tableau constitue la première distorsion, d'abord en faisant apparaître toutes les positions comme simples termes d'une alternative et, ensuite, comme s'excluant l'une l'autre. Une carte établissant les tensions et les résonances entre deux charges opposées représente mieux les politiques et épistémologies actives d'une objectivité incorporée, et donc responsable. Par exemple, les savoirs locaux doivent également être mis en tension avec les structures de production qui imposent des traductions et des échanges inégaux – matériels et sémiotiques – à l'intérieur des réseaux de savoir et de pouvoir. Les réseaux peuvent avoir la

systematicité comme propriété, et même être des systèmes globaux centralisés avec de longs filaments et des vrilles obstinées qui plongent dans le temps, l'espace et la conscience, dimensions de l'histoire du monde. La responsabilité féministe requiert un savoir à l'écoute des résonances, pas de la dichotomie. Le genre est un champ de différence structurée et structurante, où les tonalités extrêmement localisées du corps le plus intimement privé et individualisé, vibrent avec des émissions globales haute tension. Avec l'incorporation féministe, il n'est pas question de place fixe dans un corps réifié, qu'il soit femelle ou autre, mais de nœuds dans des champs de force, d'inflexions dans des orientations, de prises à son compte de la différence dans des champs matériel-sémiotiques de signification. L'incorporation est une prothèse qui signifie ; l'objectivité ne peut pas être une affaire de vision fixe quand il s'avère que l'histoire du monde porte précisément sur le débat de ce qui compte comme objet.

Comment peut-on se positionner pour voir dans cette situation de tensions, de résonances, de transformations, de résistances et de complicités ? Ici, la vision des primates n'est pas d'emblée une métaphore ou une technologie très convaincante pour une clarification politico-épistémologique féministe, puisqu'elle semble présenter à la conscience un terrain déjà traité et objectifié ; les choses y semblent déjà fixes et distancées. Mais la métaphore visuelle permet d'aller au-delà des apparences fixes, qui sont seulement le produit fini. La métaphore nous invite à examiner l'équipement divers de la production visuelle, y compris les technologies prothétiques en interface avec nos yeux et nos cerveaux biologiques. Et nous découvrons là des machines très particulières pour introduire les régions du spectre électromagnétique dans nos images du monde. C'est dans les intrications de ces technologies de visualisation dans lesquelles nous sommes plongées que nous trouverons les métaphores et les significations pour comprendre et intervenir dans les modèles d'objectivation du monde, c'est-à-dire les modèles de la réalité pour lesquels on doit être responsable. Dans ces métaphores, nous trouvons les moyens de nous rendre compte simultanément *non seulement* du concret, de l'aspect « réel »,

mais aussi de l'aspect de *semiosis* et de production de ce que nous appelons la connaissance scientifique.

Je milite pour les politiques et les épistémologies de la localisation, du positionnement et de la situation, où la partialité, et non l'universalité, est la condition pour faire valoir ses prétentions à la construction d'un savoir rationnel. Ce sont des prétentions qui partent de la vie des gens ; la vue depuis un corps, toujours complexe, contradictoire, structurant et structuré, opposée à la vue d'en haut, depuis nulle part et simple. Seul le truc divin est interdit. Voilà un critère pour décider de la question de la science dans le militarisme, cette science/technologie rêvée du langage parfait, de la communication parfaite, de l'ordre définitif.

Le féminisme chérit une autre science : les sciences et les politiques de l'interprétation, de la traduction, du bégaiement et du à moitié compris. Le féminisme a à voir avec les sciences du sujet multiple avec (au minimum) une vision double. Le féminisme est une affaire de vision critique résultant d'un positionnement critique dans un espace social genré non homogène.<sup>9</sup> Une traduction est toujours interprétative, critique, et partielle. Voilà un fondement pour l'échange, la rationalité, et l'objectivité – définissable comme une « conversation » sensible à la question du pouvoir, et non simplement pluraliste. Ce ne sont même pas les caricatures mythiques de la physique et des mathématiques – injustement caricaturés dans l'idéologie antiscience comme des savoirs conformes et simplificateurs – qui en sont venues à représenter l'autre hostile aux paradigmes féministes, mais les rêves du parfaitement su dans la haute technologie, les productions et positionnements scientifiques militarisés en permanence, le truc divin du paradigme de connaissance rationnelle de la « Guerre des Étoiles ». Aussi la localisation est une question de vulnérabilité ; la localisation résiste à la politique de la fermeture, de l'irrévocable, ou, pour paraphraser Althusser, l'objectivité féministe résiste à « la simplification en dernière instance ». C'est parce que l'incorporation féministe résiste à la fixation et se montre insatiatement curieuse des réseaux de positionnement différentiel. Il n'y a pas de point de vue féministe unique parce que

nos plans demandent trop de dimensions pour que cette métaphore ancre nos visions. Mais l'objectif des théoriciennes féministes qui ambitionnent une épistémologie et une politique de positionnement engagé et responsable reste éminemment décisif. Le but recherché ce sont des récits plus justes du monde, c'est-à-dire une « science ».

Par-dessus tout, la connaissance rationnelle ne prétend pas au désengagement : être partout et donc nulle part, à l'abri de l'interprétation, d'une représentation, se contenir soi-même complètement et être complètement formalisable. La connaissance rationnelle est un processus permanent d'interprétation critique appliqué aux « champs » des interpréteurs et des décodeurs. La connaissance rationnelle est une conversation sensible au pouvoir (King, 1987a) :

savoir : communauté : savoir : pouvoir  
herméneutique : sémiologie : interprétation critique : codes.

Décodage et transcodage plus traduction et critique ; il faut tout prendre. Alors, la science devient le paradigme non pas de la fermeture, mais de ce qui est contestable et contesté. La science devient le mythe non pas de ce qui échappe à l'activité et à la responsabilité humaine dans un royaume au dessus de la mêlée, mais celui de l'implication et de la responsabilité pour des traductions et des solidarités entre les visions cacophoniques et les voix visionnaires qui caractérisent le savoir des assujettis. Une division des sens, une confusion de voix et de vue, plutôt que des idées claires et distinctes, c'est ce qui convient comme métaphore du fondement rationnel. Nous ne recherchons pas les savoirs réglés par le phallogocentrisme (nostalgie de la présence du Monde vrai unique) et une vision désincarnée, mais ceux qui sont réglés par une vue partielle et une voix limitée. Nous ne recherchons pas la partialité pour le plaisir, mais pour trouver les connexions et les ouvertures inattendues que les savoirs situés rendent possibles. Le meilleur moyen d'obtenir une vue plus large est de se trouver quelque part en particulier. La question de la science dans

le féminisme relève de l'objectivité comme rationalité positionnée. Ses images ne sont pas le résultat de l'évitement et de la transcendance des limites, c'est-à-dire la vue d'en haut, mais la rencontre de vues partielles et de voix hésitantes dans une position subjective collective qui promet la vision des moyens de l'incorporation sans cesse limitée, de la vie à l'intérieur de limites et de contradictions, c'est-à-dire des vues à partir de quelque part.

### Objets acteurs : l'appareil de production du corps

Tout au long de cette réflexion sur « l'objectivité », j'ai refusé de dissiper les ambiguïtés qu'il y a à se référer à la science sans distinguer l'extraordinaire variété de contextes où elle s'exerce. En maintenant cette ambiguïté, j'ai mis au premier plan les composants communs liant les sciences exactes, physiques, naturelles, sociales, politiques, biologiques, et humaines, et j'ai noué ce champ entièrement hétérogène de production institutionnelle du savoir au plan universitaire (mais aussi industriel, qu'il s'agisse de l'édition, du commerce des armes, et des produits pharmaceutiques) à une conception de la science qui insiste sur sa puissance idéologique. Mais pour faire place non seulement aux particularités, mais aussi au caractère hautement perméable des significations proposées dans le discours sur la science, je voudrais lever l'une de ces ambiguïtés. Dans ce champ de significations qui constitue la science, un des composants communs a trait au statut de tout objet de connaissance et aux prétentions afférentes d'exactitude de nos récits d'un « monde réel », sans tenir compte du caractère médiatisé, complexe et contradictoire de ces mondes. Les féministes, avec d'autres qui ont été les plus actifs dans la critique des sciences et de leurs prétentions ou idéologies afférentes, se sont dérobées devant les doctrines de l'objectivité en partie à cause du soupçon que l'« objet » de connaissance est une chose inerte et passive. La description de ces objets semble correspondre à l'appropriation d'un monde déterminé et fixé réduit à l'état de matière première par les projets instru-

mentalises des sociétés occidentales dévastatrices ou à des masques qui dissimulent des intérêts, généralement dominateurs.

Par exemple, le « sexe » comme objet de connaissance biologique apparaît régulièrement sous les traits du déterminisme biologique, menaçant ainsi l'espace fragile du constructionnisme social et de la théorie critique, avec leur promesse d'action et de changement, suscitée par les concepts féministes qui font du genre une différence, socialement, historiquement et sémiotiquement positionnée. Cependant, on dirait que perdre les présentations biologiques autorisées du sexe qui installaient des tensions fructueuses avec son binôme, le genre, c'est perdre trop ; il semble qu'on ne perde pas seulement un pouvoir d'analyse inscrit dans une tradition occidentale particulière, mais le corps lui-même, réduit alors à une page blanche ouverte aux inscriptions sociales, y compris celles du discours biologique. Le même problème de perte suit la « réduction » radicale des objets de la physique ou de n'importe quelle autre science à des formations passagères de la production discursive et de la construction sociale.<sup>10</sup>

Mais la difficulté et la perte ne sont pas inéluctables. Ils dérivent en partie de la tradition analytique, qui doit beaucoup à Aristote et à l'histoire des transformations du « Patriarcat Capitaliste Blanc » (comment nommer autrement ce Truc scandaleux?) qui change toute chose en matière première pour l'appropriation et dans lequel un objet de connaissance n'est finalement que matière livrée au pouvoir séminal, à l'acte du sujet connaissant. Ici, l'objet garantit et relance le pouvoir du sujet connaissant, mais tout statut d'*agent* dans la production du savoir doit lui être refusé. Lui – le monde – doit, en bref, être objectifié en tant que chose, pas en tant qu'*agent* ; il doit servir de substance à l'autoformation du seul être social actif dans la production du savoir, le sujet humain connaissant. Zoe Sofoulis (1988) a identifié la structure de ce mode de connaissance dans les technosciences sous le terme d'« exploitation » – la seconde naissance de l'Homme à travers l'homogénéisation du corps entier du monde comme ressource pour ses projets pervers. La nature n'est que la matière première de la culture, confisquée, préservée, asservie, exal-